



Études écossaises

12 | 2009
La Science

Avant-propos

David Leishman et Pierre Morère



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/179>

DOI : [10.4000/etudeseccossaises.179](https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.179)

ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2009

Pagination : 5-9

ISBN : 978-2-84310-138-0

ISSN : 1240-1439

Référence électronique

David Leishman et Pierre Morère, « Avant-propos », *Études écossaises* [En ligne], 12 | 2009, mis en ligne le 30 avril 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.179>

Avant-propos

Ce dernier numéro d'*Études écossaises* s'inscrit pleinement dans le projet actuel de recherches du Centre d'études sur les modes de la représentation anglophone (CEMRA). Celui-ci s'était fixé comme axe prioritaire de recherches la thématique « sciences et discours » dans le cadre du Cluster 14, programme de recherches pluridisciplinaires sur la science soutenu par la région Rhône-Alpes. Eu égard à la richesse considérable du patrimoine scientifique de l'Écosse, nous avons estimé qu'il s'agissait là d'une thématique qui retiendrait tout l'intérêt des scotticistes, qu'ils soient chercheurs ou étudiants.

Il n'est pas vain de rappeler le rôle particulier joué par la science dans l'histoire et la culture écossaises. Notons que bon nombre d'antonomasies lexicalisées qui sont devenues aujourd'hui les unités mêmes de la mesure scientifique dans le monde, comme les watt, les degrés kelvin ou les maxwell, témoignent en permanence de l'impact de la science écossaise. À titre d'exemple, le scientifique écossais James Clerk Maxwell (1831-1879) fut considéré par Einstein comme le chercheur le plus important depuis Newton ; il expliquait notamment comment les travaux de Maxwell sur l'électromagnétisme furent déterminants dans l'élaboration de sa théorie de la relativité. En dehors des milieux spécialisés, certains scientifiques et ingénieurs écossais restent aujourd'hui l'objet d'un véritable culte en Écosse. Leur contribution scientifique est un facteur important dans la construction d'un sentiment de fierté nationale, celle-ci étant largement relayée, et parfois enjolivée, par le discours et la culture populaires. Ainsi les apports de James Watt (1736-1819) dans l'élaboration d'une machine à vapeur efficace ou la découverte fortuite de la pénicilline par Alexander Fleming (1881-1955) sont célébrés, entre autres, par un poème sur l'ingéniosité écossaise reproduit massivement sous forme de cartes postales et autres torchons à vaisselle. À la fin du xx^e siècle, la naissance de Dolly le mouton (1996), premier mammifère cloné à partir d'une cellule adulte, grâce au travail d'une équipe de chercheurs à l'Institut Roslin, à Édimbourg, permit à l'Écosse d'entretenir l'image d'un pays placé durablement sous le signe de l'innovation scientifique.

L'Écosse, au fil des siècles, a donc contribué à l'avancement de la science de manière tout à fait remarquable pour un pays de si petite taille. Nous avons voulu étudier les évolutions, les conséquences et les interactions des différents éléments de cette relation particulière avec la science qui a tant marqué la pensée philosophique et religieuse, les notions de progrès technique et social, et la littérature.

La révolution newtonienne et l'empirisme de Locke à la fin du XVII^e siècle furent la cause de bouleversements profonds à l'époque des Lumières dans les domaines de la science, de la philosophie et de la religion. L'interprétation littérale des Écritures se trouvait malmenée par la mise en avant des trois lois universelles du mouvement, tandis que la négation des idées innées par Locke instituait une conception nouvelle de la pensée humaine, fondée sur la sensation et privée dès lors de ce lien privilégié qui unissait l'homme à Dieu. Pareils concepts nouveaux ne pouvaient qu'interpeller la foi fondée sur la Révélation, particulièrement dans une nation calviniste comme l'Écosse où la Bible demeurait l'ouvrage de référence par excellence. Le débat naquit d'abord en Angleterre avec notamment John Tillotson (1630-1694) qui s'efforça de mettre en accord les principes de la religion avec les théories de Newton. Ses sermons et divers écrits mirent en parallèle l'enseignement des Écritures et ce que l'on appelait maintenant la *religion naturelle*, c'est-à-dire la foi qui pouvait aussi se nourrir de l'étude et de la contemplation de la nature vue comme une merveille de la création divine. Tillotson ouvrait de la sorte la voie dans l'Église anglicane à ce que l'on allait appeler le *Latitudinarisme* qui devait imprégner profondément la pensée religieuse tout au long du XVIII^e siècle. Les principes de Tillotson furent développés et enrichis ultérieurement par *The Analogy of Religion* (1736) de Joseph Butler (1692-1752). Contrairement à la France où le déisme de Voltaire établissait un *Grand Horloger*, un *Être Suprême*, créateur de l'univers mais indifférent ensuite au sort de ses œuvres, la Grande-Bretagne orientait plutôt ses recherches vers le théisme qui, loin de renier la Révélation, s'efforçait au contraire de la mettre en adéquation avec la raison et avec la science. Dans ce débat, l'Écosse occupe une place particulière d'autant plus que le calvinisme dominant y exige une lecture très rigoureuse de la Bible qui en proscriit toute interprétation symbolique ou métaphorique.

Les trois articles qui viennent éclairer cette question épineuse dans l'Écosse des Lumières et dans la première moitié du XIX^e siècle abordent le problème sous des angles aussi divers que celui de la poésie avec une analyse de *The Seasons* (1730) de James Thomson, de la philosophie avec une étude de *Dialogues Concerning Natural Religion* (édition posthume 1779) de David Hume et de la science avec Hugh Miller (1802-1856). Sous des éclairages divers, il s'agit de voir, pour deux d'entre eux dans

quelle mesure la foi non seulement peut résister, mais aussi s'affermir à la lumière de la science et de la raison, tandis que pour Hume qui renvoie dos à dos science et religion, ni l'une ni l'autre ne peuvent prétendre à une vérité absolue et définitive.

Pierre Carboni étudie dans le poème de Thomson les évocations minutieuses de la nature qui évoluent au cycle des saisons. Dans le spectacle de cette admirable mécanique où se manifeste d'abord la puissance divine, s'observent les modifications successives du paysage au fil des cycles naturels du temps et la présence privilégiée de l'intelligence de l'homme. *The Seasons* appartient par son mode poétique au genre néo-augustin. Par delà la référence scientifique aux théories de Newton transparait sans cesse une foi ardente qui confirme cette notion d'*âge de la ferveur* ainsi que Paul Hazard définit aussi le XVIII^e siècle dans son ouvrage *Crise de la conscience européenne* (1961). Pour Pierre Carboni, raison et religion se concilient dans le poème de Thomson par des évocations qui relèvent autant des *histoires naturelles* que de l'hymne religieux paraphrasant la Bible dans ce qu'il appelle « la tradition calviniste écossaise du psaume métrique ». La mise en regard des théories de Newton non exemptes de contradictions et l'inspiration biblique tendent à se résorber dans l'inspiration poétique qui fait de *The Seasons* un psaume dédié à la nature où se lisent autant l'intelligence humaine capable de la comprendre que la toute puissance de Dieu qui en est à l'origine.

Comme le montre Patrick Menneteau, David Hume occupe une place particulière non seulement dans les Lumières écossaises, mais aussi dans la philosophie européenne du XVIII^e siècle. Ses *Dialogues Concerning Natural Religion* sont autant une réfutation du dogmatisme religieux que de ce qu'il pense être les fausses certitudes de l'empirisme, et donc de la science elle-même. Dans le débat qui oppose les trois interlocuteurs, le personnage Cléanthes, chantre du dogme religieux, se révèle incapable de faire face aux arguments de ses adversaires et il s'exclut de la discussion. C'est surtout dans le dialogue entre Déméa, partisan de la raison, et de Philon, le sceptique, que se situent les interrogations les plus fécondes de Hume. Pour Déméa, la religion naturelle, guidée par la raison, doit supplanter la foi révélée. En lui montrant que la raison elle-même a ses limites et, que par-delà ce qui est directement observable, la raison se fourvoie dans des hypothèses dont le bien-fondé ne saurait se prouver, Hume s'en prend de façon égale aux prétentions de la religion naturelle qu'à celles de la science : ni l'une ni l'autre ne peuvent conduire à des certitudes. Hume instaure donc la *pensée du relatif* qui viendra nourrir bien plus tard la philosophie et la science au XX^e siècle. C'est ainsi que Patrick Menneteau évoque les exemples particulièrement significatifs de Jung et de Jacques Monod dans son ouvrage *Le hasard et la nécessité* (1970).

L'article de Claire Puglisi-Kaczmarek est une analyse des rapports entre le christianisme et la science dans le débat qui oppose le presbytérianisme écossais et les théories évolutionnistes du XIX^e siècle. À travers l'action de Hugh Miller, porte-parole de la *Free Church*, minéralogiste et géologue autodidacte, l'auteur développe les thèses contradictoires qui ont marqué l'époque, notamment entre le transformisme de James Hutton (1726-1797) et la catastrophisme de Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829). Miller se fixe comme objectif de concilier science et religion, tâche d'autant ardue pour un calviniste auquel s'impose en principe une interprétation littérale de la Bible. Il avance donc l'hypothèse d'une évolution parallèle, et par conséquent distincte, de l'homme et du monde animal. Il rappelle que les Écritures ne sont pas un livre scientifique, mais que la Révélation a pour objectifs l'éducation morale du chrétien et son salut. Or, les thèses de Miller devaient être à leur tour fortement ébranlées par l'ouvrage de Darwin *The Origin of Species* (1859).

Toujours à la même époque, Bill Knox resitue la science dans son contexte socio-économique à une ère de transformation due à l'industrialisation des moyens de production. Avec cet article, qui rappelle la porosité qui existe entre science, technique et industrie, il s'intéresse notamment aux changements technologiques dans les usines du XIX^e siècle et les répercussions de ceux-ci sur l'ouvrier spécialisé, son organisation collective, et sa représentation politique.

L'article d'Aaron Kelly permet aussi de croiser les regards sur la science, s'intéressant plus précisément au point d'intersection entre science et culture dans une analyse qui met en contraste la littérature contemporaine et l'héritage scientifique et philosophique des Lumières. Son étude ambitieuse porte sur la fiction de James Kelman, notamment à travers le roman *A Disaffection* (1989), et tente de sonder les paradoxes d'une littérature qui se méfie du discours de la rationalité scientifique tout en s'accrochant à l'espoir qu'une Vérité absolue puisse exister.

La pièce *Mr Placebo* (2003) de la dramaturge écossaise Isabel Wright permet à Danielle Berton de se pencher sur les dérives possibles de la Science lorsque celle-ci omet de maintenir l'individu au cœur de ses préoccupations. L'auteur analyse la représentation et les enjeux d'un discours scientiste concrétisé par le protocole contraignant d'une expérience biomédicale. La recherche scientifique devient ici synonyme de déshumanisation et d'atomisation et permet à Danielle Berton de faire ressortir les enjeux représentationnels d'une certaine conception de la modernité et de la société.

L'article de Gavin Miller revient sur la notion d'une Écosse « hors temps » théorisée par Cairns Craig afin d'étudier l'évolution de la science fiction au sein d'une tradition littéraire écossaise. Avec une culture peut-

être trop marquée par la nostalgie de ses origines rurales et préscientifiques, la littérature écossaise aurait accusé, selon certains, un retard dans l'exploration des modes de la modernité et du progrès scientifique. Gavin Miller analyse cette évolution de littérature d'anticipation en Écosse, avec ses prétendues lacunes et retards, afin de démontrer comment la science-fiction écossaise arrive néanmoins à proposer une vision alternative du progrès scientifique.

Pour clore la section thématique sur la science, nous accueillons un article sous forme de billet d'humeur par le très respecté Tom Hubbard qui a une longue histoire de collaboration avec notre université et plus particulièrement avec cette revue. Dans un style parfois impertinent mais toujours perspicace l'auteur revient sur la médecine, milieu dans lequel la science écossaise s'est toujours illustrée, notamment par des avancées en obstétrique, en anatomie, en stérilisation et en anesthésie. En soulignant la présence de nombreux auteurs-médecins en Écosse, Tom Hubbard nous livre ses réflexions sur les rapports entre médecine et littérature dans un contexte à la fois écossais et international.

La dernière partie de la revue offre un aperçu de la diversité et de la qualité des recherches actuelles en études écossaises, grâce à une sélection des communications du 47^e Congrès de la SAES. La thématique choisie pour le congrès, « L'envers du décor », a donné lieu à des travaux très divers, tant en civilisation qu'en littérature. Les sujets reproduits ici comprennent les rapports entre la peinture écossaise et l'identité nationale au XIX^e siècle ; la mise en application de la loi sur les pauvres de 1845 ; la victoire du SNP en 2007 ; le parlement écossais face à la législation européenne ; une étude de John Macnab – personnage virtuel et intertextuel ; les limites du jeu postmoderniste d'Iain Banks.

David Leishman, Pierre Morère